



DOMINIQUE FABRE

Avant les monstres

Illustrations de León Díaz-Ronda

Cadex Éditions

AVANT LES MONSTRES

www.cadex-editions.net

© Cadex Éditions, 2009

ISBN 978-2-913388-71-0

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre National du Livre
et de la Région Languedoc-Roussillon*

Dominique Fabre

AVANT LES MONSTRES

Illustrations de León Díaz-Ronda

Cadex Éditions

Avant les monstres, je me demande bien ce qu'il y avait. Avant les rêves qui poussent les bornes et leurs kilomètres à départ arrêté. Avant Tintin et Milou, avant le barrage sur le Fier. Avant réveillez-vous sur le radiateur de la cuisine d'où me nargue la neige. Avant le chien débile de l'hôtel des Chardons bleus. Avant l'adoucisseur d'eau Culligan, avant la découverte de la masturbation, avant la fin du monde. Avant que je sois pris dans l'équipe des Poussins. Avant régler le thermostat de la chaudière. Avant skier à la Clusaz sans les bâtons pour qu'on ne se crève pas les yeux et qu'on se pète pas les guiboles. Avant couper les ronces du champ voisin. Avant Jean-Claude qui sera cuisinier comme son père, avant que je défonce la gueule à Nadino, ou avant le contraire. Avant que mes parents me lâchent ici. Avant que je me dise qu'ils m'ont jeté avant. Avant pisser dans la neige et souffler sur la vitre, le sablage et le dégel. Avant que je les connaisse, avant qu'ils me retrouvent ou m'oublient tout à fait. Avant je, tu il, et notre votre leur. Avant l'Afrique du père et la 4L orange des Ponts. Avant chacun de mes anniversaires. Avant la grosse boule du prisonnier, numéro 8, avancez, numéro 9, avancez, numéro 10. Avant moi.

AVANT MOI



Jardin comme posé
dans ma mémoire j'ai neuf ans.
Le tilleul est rutilant le
silence éclabousse au milieu de l'été et
tant d'abeilles dans les branches.
Ce que je peux m'emmerder !

Je grimpe ça sent bon
Carmen grimpe ça sent bon
et puis la branche casse
Carmen tombe et
ça sent toujours aussi bon.

Ce matin j'ai retrouvé
l'odeur en buvant mon
café.

Pringy

Avant quelqu'un m'appelle et me tire par la manche
avant j'avais une autre voix
avant les jambes des femmes se mélangent
avant la grande main qui nous tient
par le bout des yeux
avant de traverser chaque jour le pont à Clichy-Levallois
avant le fleuve est ouvert et les péniches font des veines
avant le noir qui est une espérance comme le rose le
bleu
avant les premières constructions de La Défense
avant l'incinération perpétuelle des souvenirs
et les immeubles de brique aux appartements étroits
avant le mur aveugle et le marronnier de la cour du
fond
avant les Grésillons les mêmes chansons aux mêmes
endroits
avant le balto l'Iris et le camélia
avant la putain dont le sac s'ouvre et se ferme
sur des clés dont le paradis est minuté
avant la lenteur de l'avenue de la Sablière à Bécon
avant le hurlement des chiens de l'asile tôt sur le quai du
RER à Gennevilliers
avant qu'avant n'ait pas tout recouvert
avant la destruction des pavillons gris de Puteaux
avant les yeux fermés sur quelques souvenirs
avant que ne grandisse avant
avant de ne pas y être enfermé
et avant de s'y trouver là comme ailleurs

mieux qu'ailleurs
avant la trace des premiers pas sur les premières minutes
 blanches
avant tout ce qui va se perdre et s'oublier
avant la fleur artificielle du premier cimetière
avant la cécité par la vitre du train
avant les nombreux trains
avant encore
bien avant
l'extinction de la voix
la conciliante l'affabuleuse
et celle qu'on ne reconnaît pas
ne parle pas avant
avant personne
avant tous
avant moi.

Je lisais l'Huma dimanche le Dauphiné Libéré
et le Larousse gris scotché de partout
dont ma nourrice s'aidait pour les mots croisés.
Son mari recevait Réveillez-vous
ancien séminariste converti au PC
il lisait la gazette des témoins de Jéhovah
l'Apocalypse résonnait à chacun de ses pas.

Aussitôt qu'il arrivait je cachais son journal
et regardais les fleurs de la toile cirée
mourir sous les estafilades et les taches de
brûlé : la fin du monde est pour bientôt.

1968

Rentrer dans ma chambre me prend pas mal de temps. Je pousse la porte très fort pour écraser les tueurs de derrière. Une fois aplatis comme des crêpes je dois encore attendre et me débarrasser des pièges. La faux magique sur le parquet se déclenche et me coupe les pieds. Je lui jette une chaussure et schtaaac, ma chaussure est coupée. Unijambiste j'aurais du mal à m'endormir. Ensuite je jette en cloche ma deuxième chaussure et je déclenche les filets super coupants de l'énorme araignée. Je pose le bout du pied sur le parquet et je sacrifie mon orteil. C'est toujours le même orteil. Mes frères les yakuzas y mettent toujours le petit doigt. C'est toujours le même petit doigt. Putain, il faut toujours se bagarrer dans la vie. (Mais qu'est-ce que je fais du boa qui campe sous mon oreiller?)

Avant on ne savait que dire
on ne connaissait aucun mot
avant on habitait les arbres
avant que l'eau devienne courante
avant la proie de l'aigle
avant l'ornithorynque
avant le calvaire de la croix
avant le pied mouillé du caniveau
avant

les portes closes
sans ou avec effraction
(le voleur à l'œil de verre
les cheveux paille le grand couteau)
avant Javert et la petite fille
est un ange
avant les chansons à fuguer des orphelinats
avant la chute des feuilles s'appelle novembre

avant les faiseuses d'anges
avant la caresse de l'idiot
avant la kyrielle des mots nouveaux
avant

il y avait
un grand lac blanc
la première mouette a gelé

le lac a gelé à son tour puis
avant les craquements

le bleu du ciel s'est inventé
avec de multiples horreurs
de naissance et puis ce fut la nuit d'avant
dans une grande salle blanche et bleue
dont les fenêtres font penser
aux salles d'attente des anciennes gares

avant la déportation des innocents
avant la tempe rouge et c'est fini
avant que ce soit déjà fini
avant de jour en jour
de mois en mois
avant
moi.

Est-ce que ça fait du bruit, de quel côté tourne le vent ? Est-ce que je peux grimper à l'arbre pour en faire descendre un nuage ? Est-ce que j'aurais la place pour le cacher chez moi ? Je pourrais lui dire de s'allonger sur le toit. L'arbre est dans la cour. Il me regarde en face par la fenêtre de ma chambre. Son ombre entaille les murs blancs. J'ai peur d'y laisser pendre mes pieds. J'ai peur de m'y laisser prendre, moi et mes pieds.

1965

Avant quelque chose tourne dans la tête
avant une femme fait de la couture près du gris clair de
la fenêtre
avant les jouets de bois aux couleurs écaillées
avant la mouche tourne au plafond bleu de la sieste
avant le rameur sur l'eau noire qui fait une sente
les arbres et les pylônes le regardent passer
avant on ne sait pas où il avance où il va
avant qu'il ne pense à la mort le saisit
par le froid avant l'enfance
avant le charabia des vers et la lampe tempête
avant le paysage où coupe la faux
le sommeil entier sous la peau.

Derrière les arbres la grande maison
à travers la grille noire
la petite fille blonde
tombe de la balançoire
aïe ma tête elle se relève
et s'assied sur les marches du perron
elle lèche le sang qui coule
entre ses dents elle a de longs bras
difficiles qui n'ont personne à
rattraper

Asnières 1972

Pour aller à la gare
prendre le train quai B
il faut passer devant le cinéma
l'ouvreuse au fond
est assise jambes croisées
ses yeux n'en finissent pas
de deviner le film
qu'elle ne voit jamais
en entier

Asnières 1972

J'avais l'image d'un clown en face de moi, une reproduction de Bernard Buffet. Ce clown avait quelque chose de méfiant dans son œil qui me regardait : son œil jusqu'en plein milieu, l'autre en réserve. Ce clown explorant de Bernard Buffet. Quand je me réveillais, je mettais mes lunettes : nez rouge, cheveux paille, des années durant. La poussière sur le cadre et le regard dedans. Ne nous sommes jamais revus. Ne nous sommes jamais parlé. Ne nous sommes jamais dit ce que nous pouvions l'un pour l'autre.

Asnières 1972



Un jour, je devais avoir douze ans, j'ai vu deux couples sur un trottoir d'Asnières, des gens à qui je donnerais la trentaine. Ils discutaient. Ils étaient beaux. Je ne me suis pas demandé ce qu'ils pouvaient bien faire par ici. Je me rappelle seulement du bonheur que j'ai ressenti, parce qu'aussitôt je me suis dit, un jour, je serai comme eux, je rirai sur un trottoir, sur n'importe quel trottoir, une femme brune m'accompagnera, et plus rien ne pourra m'arriver. J'ai marché lentement, retardant le moment où je les dépasserai. Arrivé presque à leur hauteur, j'ai dû refaire le nœud de mes lacets. Un des types surtout reste dans ma mémoire, un grand type, ses yeux étaient très bleus. Il fumait un cigare qu'il tenait entre le majeur et l'index, comme le ferait un homme riche amateur de cigares, vous dévisageant pour la vie sur une photo de magazine. Une femme brune le regardait, appuyée contre lui. Je n'ai pas entendu ce qu'ils se disaient. Ce que je voulais c'était seulement les voir de plus près, cette femme brune et lui, tout ce bonheur que j'aurai quand je serai grand, il me suffisait d'attendre. J'ai terminé de lacer mes chaussures et je suis reparti, je les ai trouvés beaux comme mon avenir. Je suis passé entre eux, en murmurant pardon. Ensuite j'ai pressé le pas, j'ai foncé jusqu'à la gare de Bois-Colombes, là-bas j'ai regardé les trains du sommet du pont, les orange et blanc à deux étages, les bleu et gris qui allaient et venaient entre la banlieue et Saint-Lazare. Il me suffisait d'attendre, et quand je

ressemblerai à eux, je serai loin d'ici, et je connaîtrai le bonheur.

Tard dans ma vie, je n'ai jamais changé d'avis.

Asnières 1972

ENDROITS DÉMÉNAGÉS

À l'asile des filles perdues
elles sonnent
on vient leur ouvrir à moitié
êtes-vous déjà venue ?
oui ma mère
les hommes sortis du gai calvaire
des bars venaient pisser au coin
de la porte cochère
de l'asile des filles perdues
sans autre part où s'abriter

Les habits noirs les cocards
sous les lunettes de soleil
les sacs dans lesquels elles mettent leur vie
pas plus de 48 heures d'affilée
vous travaillez en ce moment ?
oui ma mère
vous avez des tickets de métro ?
je vous en donne un carnet
oui ma mère
vous croyez que ça va aller ce coup-ci ?
oui j'espère !

rue de Crimée

Il regarde ses chaussures
il se tient droit

il s'arrête
aux intersections du quartier
et ce qu'il y découvre

ne se voit pas ensuite
il s'assied sur un banc
avec la même impassibilité que
debout il a les bras croisés

ses yeux sont un torrent du même gris
que son vieux costard fripé
et ses grognements sans colère

ça fait des années
qu'il est là

gare Saint-Lazare

Assis sur le bord du tabouret
haut perché
au même comptoir
il ne sait pas le jour qu'il est
si c'est le soleil ou la pluie
est-ce qu'il sait

il parle à ses mains
il parle à son verre
il constate des anomalies
lui seul peut les déceler
il les garde secrètes

on dirait qu'il va tomber
haut perché
ses yeux voient la chute de haut en
bas
ses mains raclent de haut en
bas
on le surnomme Lazare

ne prenons pas pitié de lui car
il ne sait pas qu'il est né
il ne sait pas quelle heure
ni quand il s'en va
ni quand il revient
et quand il ne reviendra pas
est-ce qu'il sait

parfois il griffonne dans les marges
de ses tickets de PMU
il dessine un monde rayé
des lignes de croix

des lignes de crête des carrés
et des bâtons.
Il tremble.

Sa vie lui dure énormément
comme une journée d'enfant
qui se couche tard.

gare Saint-Lazare

Le lierre montant entre les fenêtres de la grande maison
les voies du chemin de fer derrière le mur
puis un trottoir avec les décibels des immeubles à la tête
lourde

sous le soleil d'août les enfants des pauvres
la ténacité de la Seine à partager la terre en deux
et sur sa mauvaise rive on peut toucher du doigt
la vie portée jusqu'au regret de cette espérance

comme un bras en écharpe
comme un ballon captif qu'on ne suit pas des yeux
un pas devant l'autre de celui qui se demande
si la nuit viendra ce soir ou
le suivant

Gennevilliers

Le café l'Océan
avec son auvent bleu
près d'un Connexion en faillite
et d'un immeuble de bureaux désaffecté

juste au coin de la rue composée
de maisonnettes à deux étages
et de micro-jardinets impeccablement carrés

quand il fait beau
les Arabes en sortent des chaises
s'assoient et ne regardent rien
sinon les enfants du quartier
qui n'ont jamais vu l'Atlantique

Gennevilliers

Courbé quittant son bar
mon oncle va au boulanger
il compte ses pièces
de suite le grand marabout sort
dans son habit bleu
et sa coiffe afro
jaune rouge vert

plus loin les travaux tapent
mon oncle est en retard
le marabout n'a plus nulle part
à regarder (derrière les palissades
un grand trou reste à combler).

avenue de Flandre

Ce soir
celle qui est trop gaie
lève un bras gourd
et me souhaite une longue vie

ses yeux s'arrêtent
à la vitre du comptoir
où elle se voit mourir elle rit

l'alcool est plus fort aujourd'hui
qu'avant son prénom est la nuit
quotidienne dans le bar au

coin du faubourg Saint-Denis
et de la rue de Paradis.

LES GÉRANIUMS DE LA VIEILLE DAME

Ce que fait la vieille dame
dans sa vieille maison
où elle est née :
elle surveille
les pavés de la cour du fond
les géraniums
dans son regard qui tremble
bleu

plusieurs fois ils ont fleuri
elle enlève une à une les fleurs
séchées elle roule les pétales morts
entre ses doigts
elle les compte dans le jour
de la cour du fond
avant elle sortait de chez elle
et les regardait aussi des
pavés sortait sa clé
aujourd'hui non
les géraniums paralysés
sur son balcon peint en noir
le bleu inquiet et les pavés
longtemps

avant il y avait des bruits nouveaux
le quincaillier et la chanteuse
qui s'accompagnait à l'accordéon
la vitrerie je suis le vitrier
plus aucun carreau n'est cassé
dès la porte cochère
dès les Orgues de Flandre
avant
le bruit des filles nues dans l'atelier
du peintre publiciste
les conversations entre étages
et même les cris d'enfant
avant les géraniums
qui poussent de presque rien
et puis le vent râpeux
sur les pavés
de la cour du fond

le facteur vers les escaliers
cachant sa tête dans ses épaules
sans siffler

la vieille dame
dont les géraniums pensent
allongée sur le dos
elle voit les rêves qu'elle ne rêve
pas
elle préfère le printemps

et son amour perpétuel
lui ronge les sangs
de ne pas savoir quand
elle va les laisser
seuls
et qui viendra
chaque jour
les arroser
ou seulement les
regarder
fleurir

rester sur ma chaise
longtemps
c'est comme un monde à part
dans mon obscurité

quand je suis née
il y avait des bruits de voix
je me souviens d'un énorme brouillard
j'ai vu la mer à 14 ans
la première fois

je m'arrête là
sur ma chaise
est-ce moi qui grince
ou elle

est-ce moi qui parle
ou toi

je bouge et
mon enfance s'en
va.

La vieille dame son avenir
ne se touchent pas
les pétales descendent du toit
comme un vieil univers
tourne sans loi

elle se souvient de lui
elle a peur d'oublier que rien
ne les sépare
ou bien le jour
ou de se lever le matin

elle rêve aux quatre hommes en noir
au moment qu'ils écrasent
un mégot de Gitanes sous leurs pieds
elle se réveille
le bruit mat de leurs pas
s'éloigne
ensemble
sur les pavés.

« On se connaît à peine mais
celle qui se souvient
est pourtant la même que moi
on se rencontre au marché
on se rencontre à minuit
on se retrouve nez à nez
parfois c'est moi qui souris

la première

la prochaine fois
j'irai la serrer
dans mes bras »

Dehors il fait grand beau
les volets sont fermés
le cri du vitrier s'épanouit
à casser les carreaux
(plus tard il vient les réparer)

l'arbre monte au-dessus du toit
si vieux si calme
les peintres à midi
mangent un sandwich doner
et ne savent pas à
quelle fenêtre
s'arrêter

les mômes d'en bas
elle leur jette des bonbons
elle les compte à tomber
sous leur sérieux regard
noir et gai
comme si c'est elle qui crashe
après
elle rentre dans le noir
de son salon
s'assied
quand ils les ouvrent
le ciel change à travers
les papiers de couleur

La vieille dame n'existe pas. Elle est composée de plusieurs regards collés à des fenêtres qui ne sont peut-être pas toutes tombées. Il se peut même que certaines d'entre elles soient luisantes de propreté, si quelqu'un a fait les carreaux récemment. Parfois un homme passe sa journée à regarder à travers les rideaux et puis, le bruit de sa vie finit par reprendre le dessus. Mais, pour cet homme qui regarde, il y aura forcément un moment où son regard et le tien se feront face, et ils auront peut-être pour toujours fini de se croiser. Rien ne s'est passé, une fois de plus. Mais tout s'est dit juste à ce moment-là.

Celle qui sort sans imper
sous la pluie
elle ne cherche pas un abri
elle n'a jamais cherché d'abri
elle va marcher tout le long
du canal au pont tournant
elle se remémore l'incendie
c'était un très grand feu sa lumière
dura deux jours et une nuit
elle l'a vu dépérir
pensant à ses années fanées
aujourd'hui il pleut
elle ne se demande pas
ce qu'elle est venue faire sous la pluie
elle voit que le feu est éteint et
sa promenade est
finie.



SI C'ÉTAIT MIEUX QU'ICI

La vie
si c'était mieux qu'ici
on dirait qu'elle avance
en traînant les pieds
ou qu'elle vous tombe dessus
à bras raccourcis la

vie
grise et molle
saturée de silence
pleine de couloirs
sans

enchantement
sans se rompre
toute courbée
toute menue

si c'était mieux qu'ici
on dirait qu'elle balance
par-dessus
et ses yeux tout glacés
et ses paupières lourdes
et ses bras d'amour
tout vides

par ici hop venez
et son corps abîmé
et tous ses souvenirs
et sa fente aux poils gris

si c'était mieux qu'ici
vous n'irez nulle part dans
la vie

une route au bout des yeux
un animal meurt à vos pieds

Il y aurait toute une Californie de choses jeunes ou vieilles, il n'y aurait aucune absence et aucun manque.

Il n'y aurait plus pour ou contre. Tout ce qui aurait été dit avant aurait été lavé dans la mémoire.

Il y aurait le fou qui parle trop et celui qui fait silence. Les deux comme quand tu lances une pièce et tu ne sais pas de quel côté elle va tomber.

Il y aurait la très longue liste des noms disant les choses inconnues qu'on peut trouver là-bas le long des routes.

Il y aurait une telle collection de ces choses que personne ne voudrait dormir de peur de les rater.

Il y aurait des dictionnaires d'où tomberaient les mots les uns après les autres.

Il y aurait des saisons nouvelles envahissantes comme des raz de marée.

Il y aurait moins de pronoms personnels.

Il y aurait des petits trous de mémoire dans tous les endroits.

Il y aurait les rumeurs des différentes villes rassemblées
au même endroit.

Il y aurait de nouveaux abécédaires.

Il y aurait la joie des découvertes.

Il y aurait le grand couloir de la mort et une grande lumière au bout de ce couloir pour en indiquer l'énorme direction.

Il y aurait le monde entier qui sourd entre les branchages et les haies.

Il y aurait ce qui tourne en chantant à voix basse et obsédante.

Il y aurait la douloureuse reconnaissance de quelques pas sur la mer.

Il y aurait l'enfermement dans la chambre capitonnée d'aucun hôpital, où l'infirmière se déshabille et le patient gémit.

Il y aurait les paroles non dites qui sont comme un battement de paupières.

Il y aurait le grand chambardement d'une fanfare qui ne cesse d'avancer

le long des routes bordées de platanes
sur les vagues pentes embrumées qui donnent la mer
dans les rues montantes de Paris désert vers ses collines
oubliées
le souvenir de la neige.

Il y aurait
une petite voix
d'été
sur le bord des routes

ne lui demandez pas ce qu'elle dit

il y aurait un
vers luisant qui s'allume et
s'éteint
quand on le prend dans sa main

il y aurait
deux grains de beauté
sur ta bouche

il y aurait des mots
dorés
dehors
tout ce qu'il y aurait
c'est fou
ce que j'aurais pu raconter
aujourd'hui

CANCER

à Philippe Gros

Depuis petit ma mère m'a toujours découpé les nécros. Celle de mon ami Jean-Marc Ferrand-Eynard qui s'est tué dans l'héroïne et avant, celle d'Olivier (Derréal ?) tout seul en voilier dans la mer. Celle de ma compagne Guili 'Bud' par les clopes, les cachets et le vin. Je n'ai pas acheté le Figaro de ce jour. Je ne voulais pas te confondre avec la mort des autres, même s'ils étaient mes amis.

Avec tes yeux je pourrai construire un royaume. Avec tes doigts tremblants je me boucherai les oreilles et la bouche. Avec ta tête lourde je sentirai le poids du monde. Avec tes bras je te donnerai la main. Je te ferai respirer dans mes poumons. Tu parleras par ma bouche. Un jour tu hocheras la tête en constatant l'étendue des dégâts. Tu n'auras plus envie de rien et tu seras rendu comme au bout du monde, comme le sont les mots rangés dans le dictionnaire, les années empilées dans les calendriers, les objets de valeur exposés au Crédit Municipal, tous ces trésors étiquetés qu'on ne vient jamais décrocher.

Tu regardes ton reflet dans la vitrine d'une boulangerie. Tu es derrière la glace à mi-chemin des gros gâteaux décorés. Il fait nuit. Le néon bleu juste en dessus et les phares te brouillent un peu. Bien sûr ta tête tu la connais, mais c'est comme derrière elle que tu guettes, toi dans tous tes reflets. Comment te voit ton ombre, qui elle est. Où elle va. Tu ne comptes pas tes pas, tu es tendu dès ton point de départ. Mais tes yeux sont bruyants, ta bouche bleuie. Tu te remettras à marcher plus tard, tournant à droite dans la rue sombre où tu habites, laissant les lumières se mélanger, tendu vers ton point d'arrivée. Chez toi, comme il fait noir.

Tes rêves occupent un grand volume de la nuit. Avec eux tu traverses les fissures du plafond. À force il n'y a pas une telle différence entre le blanc et le gris. Jusque et par-delà les toits la pente est toujours ascendante, traverser les nuages et ne pas te réveiller, compter toutes les étoiles en essayant de retrouver leur nom et ne pas te réveiller, pétrir le temps qui presse entre tes doigts et te retrouver tout au bout, jusqu'à la lumière : c'est demain !

Longues années, recouvertes de cendre, iront s'effilochant.
Longs rêves à la petite vitesse perdront leurs directions
au bout du compte.

Nuits ravageuses pour des petits matins déments,
ce qu'il peut déjà être tard !

Il doit se passer quelque chose mais il ne vaudrait mieux
pas.

J'assiste à la naissance du masque et de la ferraille en
dedans.

Je ne peux que regarder à travers le grillage
le ciel trop bleu me quadrillant,
le ciel trop bleu.

Dans le bloc de glace
dans le goulot du sablier
dans les racines de l'arbre
et dans la goutte de sang

dans la pause nommée silence
après les quatre temps
dans les pas perdus et

dans la patience
de celui qui attend
dans une chambre
une salle aux journaux tachés
dans les battements de son cœur
et son pouls cabossant
dans la fatigue d'un jour avec et
d'un jour
sans

Vieillir en raccourci
la fenêtre est un soupirail
la lumière tache sur les yeux
le plafond-cercueil a rebouché toutes
les fissures – les tubes d'oxygène
dans le nez.

PLUS RIEN

On dirait un regard voilé
dans l'eau

on dirait la neige sans l'hiver

on dirait la chanson sur le port avant
le départ du bateau
on dirait la nuit autour d'une gare
où le dernier train est passé

on dirait les mouches de l'écran de télé
après la fin des programmes

on dirait une stéréo trop fort
dans une cité

on dirait une minute de silence quand l'ange
a du mal à voler

on dirait que tu es parti en voyage
que ta porte vient de se fermer

Plus rien
que la goutte au bout du nez
la respiration à deux temps
le regard accroché sans voir
les yeux ouverts et refermés
le volcan qui court après la mer
les vieilles mains encrassées
battant l'air des boulevards

plus rien
que les mots entassés dans leur boîte à malice
les voitures doublées par le vent
les deux rives à la rivière pour
des chemins hésitant d'ici et là

plus rien
que le roi bourré
et sa couronne de travers sur son scalp
les totems à néons sur
le quai des gares
le nom charbonné des filles sur
les piles des ponts

plus rien
(que le refrain s'incrute
aux lèvres du petit matin
et le poisson pilote de la tache plus
claire de tes seins)

Parti au bout
je suis le roi de rien du tout
je n'ai rien d'intéressant à regarder
sinon la mousse de mon demi
la dimension des arbres éclairée
d'en dessus les nuages

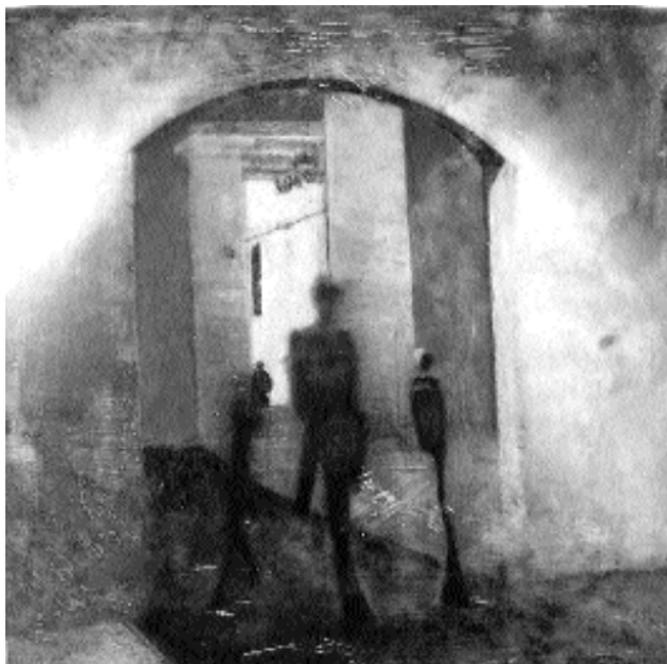
repos grand repos
la fébrilité fuit les mains
sans tremblements sans saccades
sans pas pour meubler le silence
la tête monte

dépassant la peur et les duels
et le ciel en ruban dépassant
tout ce qui demande dépassement
réparant les souvenirs
trouant l'oubli dans d'autres souvenirs
avance dans son bal masqué
clopin-clopant cahotante

sans sinuer
sans se retourner derrière
sans avoir point de départ ni
d'arrivée.

Regarde comme elle bouge, la nuit. Regarde comme rien ne reste en place. Il y a du vent dans les arbres. Certains néons éclairent plus que le jour. Regarde comme ça vibre, les membres des innocents se mélangent. Ils ne savent plus le jour ni l'heure, à un moment. Puis ils reprennent là où ils en étaient. Demain n'est pas encore là. Regarde ! La peau faite rugueuse, le regard un peu décollé, comme si ce n'était jamais ce qu'on regarde qu'ils regardent. Regarde la tête des gens dans les couloirs du métro. Leurs mains touchent l'air et les autres corps tournent. Regarde les cicatrices qu'ils voient dans les nuages du ciel, ou dans le bleu. Écoute les mots pas dits de que voulais-tu dire rien, j'ai oublié. Regarde que tout est oublié. La trace des pas sur le trottoir ne tient pas plus qu'un souffle de seconde. Regarde la défaillance du monde plein !

LES VOIX PERDUES



Rivière où je ne suis jamais passé
l'eau dure plus longtemps qu'entre nous
les mots on oublie vite quand même
ceux qu'on a dits qu'on nous a dits
les visages vivent plus longtemps
et les arbres abrités sous la nuit
'on a eu de bons moments'
'on a descendu le canal du Midi'
l'écluse ne retient qu'une poignée de secondes'
'regarde les arbres ! comme ça sent bon !'

Il ne ressemble à rien
un coude sur le comptoir

trois pigeons sur la grille du marronnier
occupent pour longtemps son silence

tout à coup il dit
tiens, c'est la nouvelle Renault!
son regard éclairé le temps qu'elle passe

puis le temps du demi qu'il boit
il a l'air de penser à quoi ?

le soir cochant chez lui sur un calendrier
les cases rouges et les cases noires

pour continuer ne pas se perdre
ressembler un peu encore même
moins. Et les nuits qu'il ne dort pas.

Elle s'y colle la rétine
sur le trottoir d'en bas
de s'y voir pour personne

personne elle aime bien ce type-là
parfois ce type elle ne l'aime pas

elle marche du pas d'avant
hier ne l'a pas égarée
elle s'est revue vivante
quelle heure est-il 6 heures
c'est le matin ?

oui alors
s'habillant
pour personne elle sent
dans le bureau des choses flagrantes
le parfum qui sent rien
jusqu'à la fermeture

si elle y reste
elle voit aussi
la femme noire qui nettoie les bureaux
et ses breloques de verre
s'écoulent en sable à son
poignet.

ELLE DIT

C'est rien, elle dit. C'est la même chose qu'hier. J'ai dû rêver. J'ai vu des serpents de couleur en nid bruissant juste là, à mes pieds. Je ne suis pas sûre de l'avoir rêvé. Il y a bien longtemps que je ne fais plus de mauvais rêves. Je n'ai plus besoin de mauvais rêves. Je les dérangeais. Pourquoi vous en aller ? C'est la question que j'aurais bien voulu leur poser. Mais à ce moment-là j'ai ouvert les yeux. J'ai attendu un court moment que la terre tout autour d'eux se confonde avec mes draps, et alors, j'ai vu mes deux mains accrochées l'une à l'autre, comme si elles voulaient me rassurer parce que je m'étais perdue.

II

La tombola, elle dit, la tombola de la vie. Autant d'homme que de femmes, à peu près, de par le vaste monde. Où est le vaste monde ? Il suffirait que j'ouvre mon agenda, la page derrière les numéros d'urgence. Je le verrais. Il y a aussi le nom des saints, et parmi eux, en suivant avec le doigt, les prénoms de ceux que je connais et qui n'en ont pas l'air. Mettre des choses à faire dans mon agenda, je le pourrais aussi. Acheter à manger, le dentiste à telle heure, demain, et la semaine prochaine. La tombola ma vie, gratter encore plusieurs fois, jusqu'à ce que mon numéro se perde. Et je ne serai plus que la trace de mon ongle, une morsure. Et bientôt je devrai changer d'agenda. Je pourrais, si j'arrive jusque-là. Je ne sais pas si je vais arriver jusque-là.

III

C'est ici qu'on part
vivre a fini de séparer
les secondes
la mémoire a déjà ce mauvais goût
de temps gâté
une pomme qu'aucun enfant ne mord
un ballon souillé par du sang
un arbre trop vert
où rôde le vent
et le pas du géant gris
qui s'achemine vers le bar
où c'est fermé
comme pour un
deuil.

IV

C'est quelque chose
comme la fin du vent
dans un grand paysage
qu'avant
on n'aurait jamais remarqué
ce n'est pas alentour
c'est comme une chambre
avant un autre endroit
et des images rapiécées
poursuivent d'autres images
qui ne voudraient
jamais finir
dans le film à l'envers
mais vont
d'un coup

comme à la fin du vent
le souffle terminé
sur une bouche dont
on ne pourrait dire
le mot qu'elle allait prononcer
ou qu'elle avait fini de prononcer
ou qu'elle allait se retenir
de juste
avant.

Je suis d'accord, elle dit, d'accord pour le silence dont je ne suis plus dégoûtée, d'accord pour écouter sans toi la radio le matin, d'accord pour ne pas te tenir la main, pour ne pas sentir ta bouche et ton haleine, pour ne pas te choisir des cravates quand c'est une fête, pour ne pas avoir à t'écouter (dis tu m'écoutes), pour ne pas avoir à espérer à ta place, ne pas avoir à désespérer à ta place, avec ton ombre vide en face de moi, dormir avec ta place vide à côté de moi, et pas toujours à côté de moi, conduire sur des routes désertes en te cherchant, me retrouver à acheter des choses dont je n'ai pas besoin dans des supermarchés loin de chez moi, loin de toi, loin de nous, un tube de dentifrice pour tes dents tombées, des boîtes de condiment, des ballons de plastique pour les enfants que je n'ai pas, qu'on n'a pas eus, qu'on n'aura pas, d'accord, comment faut-il que je te le dise pour que tu répondes (réponds-moi), je suis d'accord pour que ma vie ne se ressemble plus, pour que l'âme se sépare de ton corps vu son sale état général, d'accord pour que l'âme s'enfuit du corps vu que ça bat trop la campagne, d'accord pour ne plus me reconnaître dans la glace quand je m'aperçois le matin, pour avoir peur du monde entier et me demander où je suis dans les endroits les plus connus, dans les endroits où nous sommes si souvent allés ensemble, dans ceux où nous

avons parlé d'aller mais nous ne l'avons pas fait (pourquoi nous ne l'avons pas fait, tu veux bien me le dire), d'accord pour refaire avec toi même tes premiers pas, pour les derniers non j'ai déjà donné, pour te revoir de temps en temps, de loin en loin sous les traits d'un autre, et la porte se ferme avec un code indéchiffrable et pas de clé, et les feux rouges ne sont plus jamais verts, d'accord pour supprimer de ma vie tout ce qu'il y a d'appartenant, pour dormir debout, et tu fais des clins d'œil dans mes rêves éveillés, et tu t'endors au moment qu'il me vient de te reconnaître, d'accord à tes caprices, à la neige en lieu et place du silence, à tous les mauvais temps imaginés de par le vaste monde, tes visites impromptues, tes angoisses invisiblement installées sur un coin du tapis, le chien noir, les ongles qui grattent à tous les murs du quartier haute sécurité, d'accord pour que tes yeux changent de couleur sans l'obligation de toujours me regarder, que tu changes d'âge, de taille, de poids, d'apparence, d'accord pour avant, mais laisse-moi te dire encore, te parler encore, toujours et que tu sois là ou pas, d'accord pour que tu ne m'écoutes plus que de temps à autre, l'oreille est percée par le mauvais sort, et de temps à autre réponds-moi, oh oui, réponds-moi.

SANS SE RETOURNER



Ma tête était coupée
elle roulait
j'allais avoir des bosses
ça m'ennuyait
pourvu qu'elle ne tombe pas dans la mer
je me disais sainte marie mère de dieu
car je n'aurais pas mes lunettes
pour la retrouver!

Je t'aime bien Portugais
assis sur le trottoir
je te regarde travailler
je ne suis pas un enfant de ton âge
j'ai douze ans
toi vingt ou trente
mais tu sais bien jouer
avec la truelle et le seau
l'eau le sable

quand tu seras parti
ce soir
de ma fenêtre je verrai
la trace plus claire
du trou que tu auras bouché
(qui l'a fait ?)

bonjour l'ouvrier
rassurant
de ma rue
tu nous espionnes ?
sois le bienvenu
rien de nouveau aujourd'hui
et chez toi dis, ça va
ma mère a ses angoisses
comme elle dit
mon père est mort
et ça marche bien en classe

travaille bien
toi aussi
avec ta pelle ton seau
le sable de ma rue
sous le regard des
autres.

Il n'y a personne derrière la porte
avec la boussole de mes clés
celle d'où travaille ma mère
chez Isover Saint-Gobain
mon nord n'est pas chez moi
d'ailleurs
certaines lettres mal adressées
au sommet des boîtes à lettres
me donnent l'envie de repartir
sans jamais me retourner

Derrière la porte
il n'y a plus rien
on peine à l'ouvrir
une fois
sera la dernière fois
on le sait bien
d'ailleurs
quelle est cette ombre sur le palier
comme à demeure
jamais là
quelle est cette exposition
des rumeurs cachées
de la rue ?

La même histoire toujours me revient
c'est un cadeau de ma vie
comme les bouquets de fleurs des invités
adieu soleil cou coupé
mais en fait pas du tout
je rentre chez moi avec un œil nouveau
je remarque des choses
une fois par semaine me suffit
bien pour regarder
les yeux en biais des filles qui
ne sont jamais là pour moi
et celui des voisins
sous le capot de leur automobile
achetée à crédit
que se passerait-il
si j'oubliais ma famille et ma rue
quel s.o.s. de l'un à l'autre
des immeubles de la cité
serait lancé et
puis
perdu ?

Elle marche
avec son manteau de silence
celui qui attrape les minons
les bacs de géranium et le jardin des roses
sont très loin
alors elle dit
qu'est-ce que je fais là
qu'est-ce que je vis
elle va à la tirette du coin de sa rue
elle va acheter le journal
elle va faire ses courses au suma
elle va rien de spécial
comme ça
maquillée de rouge vif elle s'arrête
et se demande où ?
Pas loin en tout cas,
pas loin.

Elle dit :
je prendrais bien la pluie
entre mes bras
pour voir ce que ça fait
jusqu'où je pourrais tomber
elle dit :
bon débarras
la rigole
la rivière
la semelle avec un trou comme au nickel odéon
puis elle regarde le soleil
qui lèche tout à côté
d'un nuage blanc
en retard. C'est passé.

Courbée en silence
à taper les mots
comme dans une écriture d'enfant trop appliquée
parfois elle lève la tête
où ça lui parle
de rendez-vous inquiets
entre elle et lui
qui n'est pas là
ce soir

vivant sa vie
entre la virgule et le point.
Un coma d'ombre
avant qu'elle allume la lampe
et bien avant la fin de la
journée.

Nous avons dû connaître
plusieurs années heureuses
mais nous n'étions pas au courant
je ne saurais désespérer
de ce savoir qui tourne et se laisse un peu
raconter (mais un peu
seulement).



NULLE PART



Je pense souvent aux choses qu'on n'a pas vraiment
vues
et pourtant elles sont restées
toute une vie de mémoire à l'envers
la force d'oublier je ne l'ai pas
la force de me souvenir sans vouloir
yes le nom de certains endroits aux États-Unis
North Ponsietta street juste à côté d'Hollywood
boulevard
le Belge qui habitait là avait horreur de son pays natal
Flamands Wallons all motherfuckers anyway
il se faisait attacher à des petits avions
pour filmer à ciel ouvert du coup
il était moins cher que plein d'autres cinglés
et c'est pour cette raison qu'il ne manquait pas de
boulot
le soir entre deux bières
on devait regarder les cassettes rapportées
du plat pays qui fut le sien

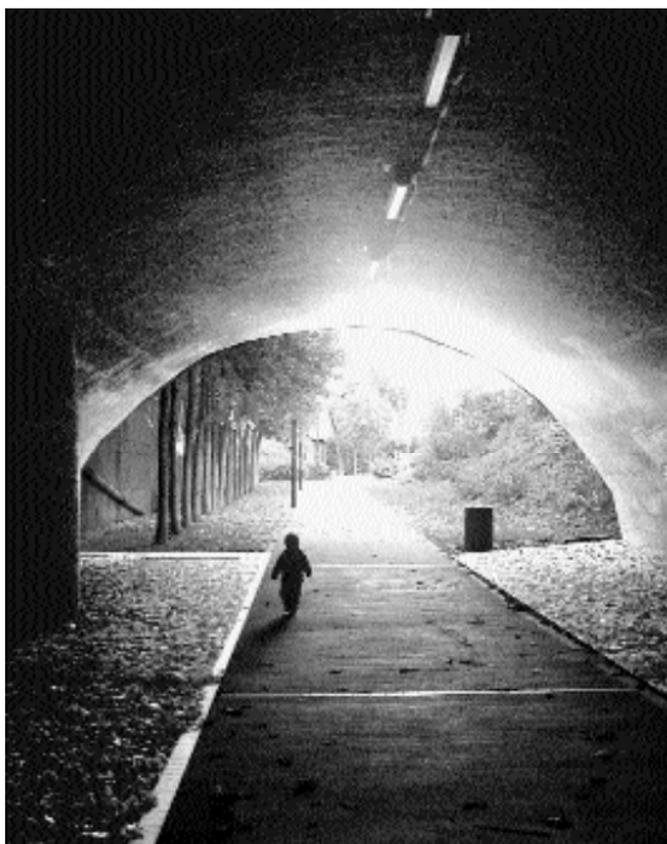
De quand je suis né
je me rappelle
le globe de la lampe
au bout du fil
les étincelles de son regard
et le nom tiré d'un chapeau
qu'on m'a donné

Dans la maternité
c'est le cœur qui compte
la sage-femme lui dit de pousser
mais pousser quoi ?
les murs les idées dans sa tête
toujours les mêmes et
difficiles à oublier
jusqu'au premier sanglot juste
un peu
tard

Bien assis
sur nos tombes
marchandises avariées
nous nous rassemblerons
sous la lune noire
et nous aurons des livres à voir
mourir aussi
blancs de papier
encres sans chine
nulle part
loin d'ici
en tout cas

Going to the baker's
sometimes it's as simple as that
walking and seeing
pretty girls driving cars
listening to the radio
it is going to be sunny
I am not going to die today
I am sure
the neighbours say hello
sometimes you wave or sometimes you smile
but then
you turn left
and there's a strange smell not in the air
but in your lungs
at the tip of my left hand fingers
thinking of old churches
nobody wants to pray in
and jesus with plastic flowers at the bottom of the cross
which makes me think of
before
when I was a country child
burning slugs smashing snails
picking up the wood for the oven
wondering who were my parents
my father in Algeria
my mum and her perfume
so crisp and the way she looked at me

when I didn't want to see
the way I couldn't hide from her eyes



Nulle part
le double de tes clés
un signe que tu serais là
et que tu reviendrais
d'un instant à l'autre
ou dans deux trois jours
ou heures je serais jaloux
où étais-tu
et nulle trace de nos retrouvailles
au fond d'un lit
où nous serions habitués
pas d'écorce pas de sève
nulle part
ton souffle ne sent rien
et c'est comme ça toujours
et sans fin

Retrouver la poussette
le nom des rues la place des
bâtiments
l'angle où je ne t'attendais plus
mais où j'aurais bien pu t'attendre
toute une vie
dans cette rue

Je ne reconnais plus mes pas
toute une enfance
passe à la trappe
d'un indésirable printemps
dans la voie descendante
près des lignes de trains
j'allume une cigarette
en devinant l'heure du passage
quel est le prochain
quel est le dernier
sans visage
avec je ne sais quoi
de sourire vers la
fin ?

J'ai perdu quelque chose
je ne sais pas quoi
que fais-tu de beau de moche
cocher la case : absente
est-ce moi ?
est-ce quelqu'un d'autre ou un silence
entre deux voix ?

Quelque part
je ne sais plus qui tu es
les endroits de notre passé
ont perdu notre trace
nous n'avons pas assez semé de
cailloux blancs
je crois que tu le sais
autant que moi pourtant
un jour suit l'autre
comme
avant

Un jour la couleur noire s'est déplacée
sur la radio de mes poumons
j'ai senti la terreur m'envahir
enfant je suis mort né
mais pas assez pour que
quarante-quatre années plus tard
je n'entende les rumeurs
du bistouri
de mon passé

Sur le balcon
les géraniums ont gelé
cette nuit
par gravité de choses
sous les néons
quelqu'un près de la gare
enroulé dans sa couverture
se lève entier
ses yeux ont la couleur
grise d'une mer
et il a vraiment fait
un long voyage
pour arriver jusqu'ici

Manger son chapeau
avalant un sabre
rendre son acte de naissance
déposer son bilan
d'accord mais
s'il vous plaît
pas le tout en même
temps

NAGER

Quand il fait tard
quand il ne fait plus assez tôt
quand il fait chaud
quand il fait froid
je vais nager
longueur après longueur
la céramique du monde
où vont les vieux poissons
où se cachent les marées
et les bulles que je fais
les bulles de ma respiration
sont nombreuses
mais
je ne peux guère espérer changer
je ne saurais devenir autre
je ne sais plus vraiment

de nombreuses piscines m'ont avalé
de nombreux bains de mer
de nombreux bras aussi
la piscine de la rue David d'Angers
avec son chapiteau de cirque
montant descendant
et les femmes alanguies du solarium
ne me regardent pas couler

tiens un marin d'eau folle
et la piscine d'Asnières
où je me cramponne au bord
et celle de Manosque
où j'ai failli me terminer
m'assommant au poteau
pour ne rien gagner du tout

nager pour vivre
dans un pays
qui n'a jamais existé
longtemps et sans
accrocs

LA NEIGE ENFANT



Les dés et le plateau à dés
les vieux annuaires sur la fonte du radiateur
les cartes postales
les poitrines dénudées
le bruit de la caisse
et le seau pour la cendre
épandue dans la neige
avec le chien
qui gueule
comme un idiot
qui ne sait
rien

Avec sa valise peinte en noir
la clé quelque part dans la poche de son jersey
ses petits rouges gamay ses petits noirs
mal arrosés
dans la neige à la gare des bus
DUCRUET les blanc et bleu
avec de grandes éclaboussures
de patchouque grise
celui qui n'est pas l'assassin
mais pourtant on le fuit et on a peur
monte
et son imper qu'il tient
plié à son bras
pour ne pas le froisser
ses jambes trop grandes
ses yeux trop clairs émerveillés
il a pris la place sur le siège
juste derrière le conducteur
d'où l'on voit bien l'écriteau
qui lui interdit de parler

Enfant la nuit
dans une bouteille
je voyais le bateau
gréements et bastingage
et la petite danseuse du Grand-Marnier
qui chante
elle tourne est-ce Mozart ?
aujourd'hui
je voudrais me faire silence
comme quand nous l'écoutions
puis m'éteindre
dans le bruit du papier journal
dans les mains
qui tiennent le temps
ceux qui sont morts
et les petits enfants
fripés qui n'auront pas
autant de chance que
moi

(enfin bon, pas vraiment)

MARSEILLE

C'est casse-pieds
le silence
quand le patron est là
derrière
et les photographies du mur
s'épuisent à ressembler
à des êtres vivants sains de corps et d'esprit
en l'an 44^e de mon âge
juste avant

Mon copain Gil
est rentré du boulot
je le croise à l'épicerie
sortir tout blanc
de placo avec une bière
Bavaria
il a cassé des murs
aujourd'hui
avec une masse
il a calmé son corps
mais il n'a toujours pas trouvé
le sens qu'il voudrait donner
à sa vie

J'ai posé mon sac à dos
sur une grosse pierre
j'ai compté trois oursins dans l'eau
en avais-je déjà mangé
puis il neige dans les Calanques
un quart d'heure sous le vent
je pense à Tunis en août
à combien ça coûte en charter ?

Où es-tu né ?
quelque part
près d'un petit tas de bois
avec deux trois idées
sous une futaie
ma mère en guenilles
mon père évadé
déjà
parti
avant même
qu'on m'ait
déclaré
quelque part
comme ça
par ici et
aussi
par là-bas
enfant
quand même

Quartier Bourse
les beurrettes les mêmes qu'à
Bondy La Joliette
titubent
entre les voitures contrefaites
en partance pour Alger peut-être
l'impression de savoir qui est déjà vue
depuis qu'on sait quoi que ce soit
se multiplie
elles remontent le boulevard
pliées en deux
par le mistral
je les suis
jusqu'aux escaliers de Saint-Charles
habiter ailleurs
aimer encore
quelque part
une fois

Le serveur me demande si
tout va bien
veste blanche tablier noir
cravate comme au-devant des morts
du cimetière marin
caché au visage de la mer
par un grand mur tatoué

Marseille aujourd'hui
je me dis que j'aurais pu
vivre là-bas
avec celle qui voulait
que je l'appelle madame
pour moi c'était ok
et riait à chaque fois
de ma confusion
celle des rôles
celle des mots
je regardais mon dos
strié et j'aimais bien
entendre sa respiration pacifique
quand nous dormions et
j'aimais que ça me brûle
au point de me réveiller.



LE GRAND CHEMIN



Madame la mort
dont personne ne veut décrocher
la jarretelle
le silence fait l'enfant qui dort
et joue à se faire croire
qu'il ne peut pas se réveiller

Aujourd'hui elle va bien
sa tête est sous le voile
de plusieurs saisons passées
elle ne pense plus à lui
elle ne pense pas à eux
elle ne pense pas à moi
c'est à se demander
qui tient le compte
de ces amours qui passent
de ces souvenirs en avant
qu'on ne peut jamais rattraper
pourtant on s'y baignait
avant et
c'était
bien

Attendre au bout des machines à écrire
le Grand Chemin
comme les routes qui tournent
dans les dessins d'enfant
demain la vieille n'aura plus de fichu
et le vieillard pas de chien
seulement des rides accumulées sur le visage
ils ne sont pas beaux leurs visages
ils n'ont pas perdu le chagrin d'être nés
en cours de route
dépassés

Le Grand Chemin
par les champs où ça pousse toujours en été
sur le chemin de bois de croix de fer
avec les grosses mottes impossibles à soulever
pour les jeter sur les copains
puis, par-dessus le ruisseau,
où vont parfois les oiseaux de septembre
à l'aplomb, sur le fil au dessus
jusqu'à quelqu'un que je ne connais pas
les routes goudronnées de peu
et élargies pour laisser passer mon rêve
exprès de revenir où personne ne m'attend
dans une chambre d'hôtel
un type avec une clope et des yeux clairs à la fenêtre
une femme avec un enfant mort-né

Je veux le Grand Chemin
encore une fois
les mottes de terre gelée
les herbes hautes oubliées dans le gel
l'angelus alangui du bout, là-bas,
vers chez la putain de comtesse
l'onglée au bout des doigts
que se serait-il passé
s'il m'avait attendu
au carrefour de la Balme
je n'aurais pas reconnu mon père
personne ne m'aurait poussé dans les bras de ma mère
et puis d'ailleurs qu'est-ce qu'ils s'en foutaient bien de
moi!
je veux le Grand Chemin

Je voudrais vous revoir
une dernière fois
vous avoir aimé longtemps
pour rien
je ne voudrais pas apprendre
par le courrier
ce qui vous arrive et
plus rien

Remettre ton slip
coiffer tes cheveux
ne pas me regarder
m'avoir vu usé
car j'ai entendu
nulle part
entre tes bras

Attendre au bout des machines à écrire
attendre les trains qui n'arrivent pas
à l'heure et les nouveaux arrivants ont tous
cette impression de déjà-vu sauf moi

Je n'existe pas pour eux je suis ombre
ou je suis plein de tourment ou bien
je n'espère que dans l'air
si je suis mort je veux bien accepter
sans porter mes bagages
je recommence en haut des marches
je sens l'air des villes et le mauvais temps
je suis né pour
longtemps

Imagine toute ta vie recommence
les pommes les hivers et les cours de récré
les autos des riches et les vélomoteurs pourris
les petits bidons d'huile
les bouts de shit dans le papier d'aluminium
les arrivées les départs dans les trains
la fille de Saint-Germain des Prés
puis celle que j'ai passionnément aimée
rangée bien à sa place apparaissante disparaissante
avec son casque de moto l'alambic de son regard
enfant, fais-moi juste une place
pour tenir à l'envi
dans tes bras

Qu'est-ce que tu fais
à cette heure précise
dont nous ne pouvons plus parler
la tour Eiffel qui meurt
onze heures et quart
les croissants de midi vingt
putain ! c'est midi vingt !
et quand tu pars
(car tu me quittes)
tu vas t'accrocher aux vitrines
que tu n'auras jamais quittées et
je t'appelle
sans voix

Une absence de
sens dessus dessous
de vie
mal en point
monte-en-l'air mis à part
toi moi nous
ne pouvant plus jamais dire
ne pouvant plus jamais le
dire et
pourtant
dans le souffle de chaque nuit
tu passes mon ange
mon cercle et mon
dernier été
avec
sens dessus dessous
toi

AVANT RIEN



Ma main dans tes cheveux
quel silence
les couleurs sont enterrées
nos yeux se ferment
tu mets un sac plastique sur ton enfance
pour la faire étouffer
on va se balader le long de la Seine
sous un parapluie rouge
qui n'a pas eu le temps de sécher
comme s'il était l'arme
d'un crime

Enfance
choses bleues et
camions à poubelles
dans la rue en pente
où ce n'est pas la neige
qui compte le plus
mais la trace des pas
de mon copain le gitan
à qui je veux péter la gueule
me rouler dans sa vie
prendre d'assaut la
caravane de ses parents sauf
qu'il est déjà
reparti

FILLES

Finaleme[n]t elles rentrent
elles boivent une tasse de thé
leurs yeux s'éc[ar]quillent
les deux mains autour du bol
en attendant
l'échange des paroles
elles regardent vers la fenê[tre] grillagée
pour leur protection
où le jour a l'air clair et frais
mais en fait non

La cerbère à l'entrée
garde un chapelet
de coquillages ramenés de son propre Tibet
quelque part
avec les photos de ses enfants
elles attendent qu'on leur parle
elles se lèvent tour à tour
pour mettre l'eau dans la bouilloire électrique
et ensuite se rasseoir
il ne fait jamais nuit
dans leurs chambres

II

Elles récupèrent
de la banlieue de leurs amants
elles oublient qu'elles sont nées
il y a vingt ou vingt-cinq ans
elles ont des sacs plastiques qui bougent
sur la descente de lit
elles ne sont pas confinées
simplement solitaires
toute sortie est interdite après dix heures du soir

Elles dorment les mains sur tes hanches
elles se mettent du rouge aux ongles
elles attendent parfois le grand soir ou
de ne pas se réveiller

III

Samira pique sa crise
elle dit n'importe quoi
Yolande marche à cloche-pied
elle fait le tapin gare du Nord
il fait un froid à ne pas mettre un Togolais
la bite dehors mais bon, passons

Raymonde en a sa claque
des fugitives et des petits mots doux
d'adieu jusqu'à la prochaine quinzaine
où c'est la prise de sang
le temps de parole en commun
et le gâteau d'anniversaire pour l'une d'entre elles
le premier qu'on lui fête depuis des lustres
généralement.

IV

J'aime ces filles
parmi elles parfois je me dis je suis né
pierre qui roule n'amasse pas mousse
avec leurs yeux écarquillés
qui ne réalisent pas
la cigarette en bas comme un vieux sac à main
et les demis qu'elles boivent au bar
en attendant seules de rentrer
là-bas, ici, elles ne savent pas encore
on verra bien et toi,
qu'est-ce que tu bois ?



DU MÊME AUTEUR

Moi aussi un jour j'irai loin, Maurice Nadeau, 1995

Ma vie d'Edgar, Le Serpent à Plumes, 1998
et collection « Motifs », 2002

Celui qui n'est pas là, Le Serpent à Plumes, 1999

Fantômes, Le Serpent à Plumes, 2001
et collection « Motifs », 2003

Mon quartier, Fayard, 2002

Pour une femme de son âge, Fayard, 2004
et Pocket N° 13377

La Serveuse était nouvelle, Fayard, 2005
et Pocket N° 13064

Le Perron, Cadex Éditions, 2006

Les Types comme moi, Fayard, 2007

J'attends l'extinction des feux, Fayard, 2008

Les Prochaines vacances, Éd. du Chemin de fer, 2008

Achevée d'imprimer en octobre deux mille neuf sur les presses de In-Octo à Brignac, pour le compte de Cadex Éditions, l'édition originale de *Avant les monstres* de Dominique Fabre, illustrée par León Díaz-Ronda, comprend six cents exemplaires sur Vergé.

Dominique Fabre

Avant les monstres

Illustrations de León Díaz-Ronda

Dominique Fabre, auteur de romans et de nouvelles : *Ma vie d'Edgar* (Le Serpent à plumes) *La Serveuse était nouvelle* et *J'attends l'extinction des feux* (Fayard) nous offre pour la première fois un livre de poésie. On y retrouve les thèmes sensibles de l'enfance, l'absence du père, la famille d'accueil à la campagne et la banlieue. Cette poésie du quotidien où évoluent filles perdues, ouvriers anonymes, enfants solitaires touche à l'universelle condition humaine.

*Ma tête était coupée
elle roulait
j'allais avoir des bosses
ça m'ennuyait
pourvu qu'elle ne tombe pas dans la mer
je me disais sainte marie mère de dieu
car je n'aurais pas mes lunettes
pour la retrouver !*

León Díaz-Ronda est né en 1936 à Madrid. Ses œuvres sont régulièrement exposées en France et en Europe. Il collabore à de nombreuses publications de livres d'art.